

« Une parole de Dieu fraîchement exprimée » : Fondements, usages et représentations du musée scolaire dans les pensionnats de filles des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (1843-1981)¹

Dominique Laperle

RÉSUMÉ

De 1840 à 1940, on assiste à une expansion des musées scolaires consacrés aux sciences naturelles au Québec. Le présent article fait état de l'analyse du modèle de musée développé par la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie dans ses différentes maisons d'enseignement pour filles de la région de Montréal. L'élaboration des collections de spécimens naturels fut le fruit de l'action bénévole et collective des sœurs et des élèves par le biais d'une approche intuitive, la *leçon de chose*. Ultimement, ces collections se retrouvèrent exposées dans des locaux qui, avec le temps, furent aménagés de manière à transmettre un message conforme à la spiritualité et à la vision du monde des religieuses.

ABSTRACT

From 1840 to 1940, there has been a noted increase of school museums dedicated to the Natural Sciences in Quebec. This article analyses the model for museums in different educational establishments for girls in the Montreal area developed by the Congrégation des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Based on an intuitive approach, lessons using objects, the development of original collections of specimens has been made possible through the voluntary and collective work of the nuns and the students. Ultimately, the collections were displayed in rooms which, over time, have been organized in such a way as to transmit a message in accordance with the spirituality and the world vision of the nuns.*

« Le musée est une institution permanente, sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public et qui fait des recherches concernant les témoins matériels de l'homme et de son environnement, acquiert ceux-là, les conserve, les communique et notamment les expose à des fins d'études, d'éducation et de délectation »².

Introduction

Depuis le premier « *museion* » créé par les Ptolémées à Alexandrie, le musée a bien évolué. D'ailleurs, l'histoire du musée, son rôle, sa place dans la société et les formes de muséologie soulèvent, depuis quelques années, un intérêt renouvelé³. Dans un essai critique récent, Philippe Dubé mentionnait que le musée témoigne des intérêts culturels et intellectuels d'une société, qu'il expose même, de manière implicite, les enjeux qui la tiraillent⁴. À cet effet, le musée scolaire, outre ses fonctions de représentation des objets liés à l'expérience humaine⁵, reproduit plus spécifiquement l'idéologie d'un système éducatif et de ceux qui l'animent. Au même titre que la dictée, le manuel ou la recherche, le musée scolaire est un outil pédagogique. Il appréhende et transmet, dans un espace donné, à travers des activités ludiques et scientifiques, certains types de savoirs aux élèves. Rappelons son développement, au Québec en particulier.

Le développement du musée scolaire au Québec

La période allant de 1870 à 1920 est considérée comme l'âge d'or du collectionnement au Québec⁶, mais aussi dans la sphère occidentale⁷. À peu près tous les collèges développent l'idée d'une collection et de la *leçon de chose*⁸. Elle trouve ses racines en Angleterre, au 18^e siècle, avec la donation Ashmole à l'Université d'Oxford. Inspirée d'un nouveau courant philosophique lancé par Francis Bacon, cette technique est une forme plus expérimentale de l'enseignement⁹. C'est au 19^e siècle que l'*Object teaching* se répand en Amérique du Nord, car il existe, entre autres à Montréal, une tradition muséologique anglophone qui s'inspire du modèle britannique de type victorien¹⁰. La *leçon de chose* consiste à enseigner à l'enfant à utiliser ses sens pour concevoir rationnellement les principales caractéristiques de l'objet étudié afin qu'il puisse, par la suite, en saisir les autres facettes, celles-là plus marginales. Ainsi, il additionne dans sa tête l'ensemble des observations et est à même de broser les liens de causalité entre la nature physique de l'objet et les lois qui le sous-tendent. La *leçon de chose* peut se faire avec des planches illustrées, des cartes ou un manuel scolaire. Néanmoins, la manipulation de spécimens visibles demeure l'approche à privilégier, d'où l'importance d'en accumuler plusieurs.

Le musée s'est donc avéré, du milieu du 19^e siècle jusqu'à la Révolution tranquille, un passage quasi obligé pour plusieurs institutions scolaires tenues par des communautés religieuses au Québec. Les institutions pour garçons, si elles ouvrent le bal, ne distancient pas pour autant de celles pour filles. Au contraire, ces dernières s'illustrent par un dynamisme constant. Ainsi, plusieurs communautés religieuses enseignantes de filles, dont les Sœurs de Sainte-Croix et les Sœurs de Sainte-Anne, mettent sur pied de petits musées scolaires avant même la fin du 19^e siècle¹¹. Au total, on sait néanmoins peu de choses à leur sujet malgré plusieurs études consacrées à l'expérience muséale au Québec¹². Aussi, le présent article se propose-t-il d'examiner le modèle de musée développé par la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (SNJM) dans ses différentes institutions scolaires.

La Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie et le musée scolaire

Les écrits spécifiquement consacrés aux SNJM et à leur œuvre éducative sont rares. Outre plusieurs biographies sur la fondatrice¹³, on ne retrouve que quelques monographies hagiographiques sur certaines supérieures générales¹⁴ ainsi que divers ouvrages sur les missions dans l'ouest de l'Amérique, en Afrique ou en Asie¹⁵. À notre connaissance, seule la brillante étude de Marie-Paule Malouin examine en profondeur le modèle éducatif des SNJM, à travers le prisme des rapports entre l'école publique et privée à l'Académie Marie-Rose¹⁶. Notre opuscule récent sur le Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie brosse un portrait plus anecdotique qu'analytique du système éducatif¹⁷. On sait toutefois que la congrégation des SNJM, créée en 1843 par Eulalie Durocher (en religion Mère Marie-Rose), forme la première des communautés enseignantes fondées au pays dans ce que certains ont qualifié de l'ère Bourget¹⁸. Les années de l'épiscopat montréalais de M^{gr} Ignace Bourget, qui suivent l'Acte d'Union, sont en effet marquées par un réveil spirituel, un renouvellement ultramontain de l'institution catholique et un foisonnement de congrégations appelées à répondre aux besoins de la population dans les domaines de l'assistance sociale, de la santé et de l'éducation¹⁹. La congrégation des SNJM va connaître un essor fulgurant. De trente professes qu'elle comptait en 1849, la Communauté atteindra 4 211 membres en 1966. De la même manière, de 4 maisons d'enseignement en 1849, la Congrégation en gèrera plus de 277 en 1960²⁰, surtout au Canada ainsi qu'aux États-Unis et couvrant tous les niveaux de l'instruction, du cours préparatoire à l'université, en passant par le primaire public, le cours classique privé, des écoles dites normales, de musique ou d'art ménager. La largeur de ce spectre éducatif ne pouvait mener qu'à une quête incessante de perfectionnement pédagogique. Le musée fut l'un de ces moyens.

Les communautés religieuses consultaient des spécialistes et des publications susceptibles de les aider dans leur organisation. Le *Journal de l'instruction publique (JIP)* fut l'un d'eux. Ainsi, dans un article publié en 1891 un collaborateur du journal, A. Jeangirard, suggère aux enseignants trois approches pour élaborer une collection. D'abord, il faut laisser aux élèves le soin de la constituer eux-mêmes car « ils y prendront goût et se feront un vif plaisir de l'accroître²¹ ». Ensuite, le deuxième moyen consiste en une « promenade scolaire dirigée par le maître lui-même et [qui] permet de mieux comprendre l'harmonie existante entre le milieu et le spécimen ». Enfin, la troisième méthode consiste à demander aux grands pontes du capital des dons pour les collections. Le musée de classe ne doit pas être un « tabernacle inabordable »²². L'élève peut toucher les pièces, mais le maître doit lui rappeler que la manipulation délicate en permet une plus longue préservation. Dans la mise en place, Jeangirard souligne l'importance de tenir compte de l'âge des écoliers. Pour les plus jeunes, il recommande une organisation plus esthétique que technique alors que pour les plus vieux, il réfère à une classification scientifique, respectueuse des guides et ouvrages spécialisés sur ces questions. Cette méthode ne pouvait que plaire aux SNJM qui vont ajouter l'approche muséale à leur programme éducatif.

Nous voulons en effet premièrement démontrer que les SNJM ont très tôt intégré l'enseignement des sciences dans leur programme d'études par le biais d'une approche intuitive, la *leçon de chose*. Cette méthode facilita l'enseignement et l'élaboration de collections de spécimens naturels. Loin de nous limiter à une seule école, nous désirons établir que ce procédé éducatif a touché toutes les maisons d'éducation de la communauté et a permis, particulièrement dans la région montréalaise, la mise en place de musées scolaires importants. Nous souhaitons aussi exposer les mécanismes internes qui sous-tendaient l'assemblage des spicilèges. Nous pensons qu'ils reposaient sur le leadership scientifique individuel de certaines religieuses et sur une contribution bénévole et collective des sœurs et des élèves. Enfin, nous émettons l'hypothèse que les SNJM ont structuré physiquement leurs musées de manière à transmettre un message conforme à leur spiritualité et à leur vision du monde.

Notre travail s'appuie essentiellement sur les fonds du Service central des archives des SNJM (SCA SNJM) et sur ceux du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie²³ (APSNM). Nous avons dépouillé les différentes chroniques rédigées par les religieuses, les constitutions, le coutumier, les programmes pédagogiques ainsi que tous les documents portant directement ou indirectement sur les musées scolaires²⁴. Outre ces sources primaires, nous avons aussi colligé les résultats d'un questionnaire remis à d'anciennes élèves et religieuses ayant œuvré ou fréquenté le Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie et le Couvent d'Hochelaga de 1928 à 1981²⁵. Ces 72 questionnaires, déposés aux archives du pensionnat, ont été classés en deux catégories et numérotés pour fin d'identification. Ceux remplis par des religieuses portent la cote QSNJM, alors que ceux complétés par d'anciennes couventines ou des professeurs laïques retraités sont identifiés par les lettres QCSNM, tous suivis de trois chiffres.

Programme d'enseignement des SNJM

Les Constitutions et Règles de la congrégation ne définissent pas la place des sciences dans le programme d'études des élèves et n'imposent pas d'emblée la création de musées. Néanmoins, au-delà des formulations convenues concernant la formation de base, la préparation à l'économie domestique et l'éducation à la foi, les constitutions des SNJM confirment une certaine ouverture à des « connaissances qui complètent une éducation solide ». Comme le mentionne Marie-Paule Malouin, cela ouvre la porte à la formation d'une élite féminine susceptible d'élargir les rôles traditionnels qui lui sont attribués²⁶. Le Coutumier de 1937 est davantage explicite :

Pour les jeunes filles qui fréquentent les cours supérieurs, l'histoire naturelle, les sciences et les arts seront au programme. La femme doit savoir ce qu'il faut pour prendre intérêt à ce qui se passe autour d'elle dans la nature et dans la société, se suffire à elle-même et se rendre utile aux autres²⁷.

Dans le cursus scolaire des filles, la place qu'occupent les sciences de la nature varie selon les époques. Il y a visiblement une ambiguïté au 19^e siècle car on hésite à dépasser « le charme d'un modeste savoir »²⁸. Pourtant, Sally Gregory Kohlstedt soutient que,

contrairement aux institutions fréquentées par des garçons, les maisons d'éducation féminines jouissaient d'une certaine autonomie sur la forme et les sujets enseignés. Mais jusqu'aux années 1960, on ne cherche pas, au Québec et en Amérique du Nord, à développer clairement des carrières scientifiques chez les filles²⁹. Il est vrai que le degré de formation scientifique des religieuses s'avère inégal. Ces dernières insistent pourtant pour aller de l'avant, non sans susciter des réactions chez certains membres de l'épiscopat³⁰. En fait, derrière cette ouverture scientifique se situe un enjeu plus grand, celui de l'ordre moral par le biais de l'ordre matériel. Ce qui importe aux religieuses du 19^e et du premier tiers du 20^e siècle, c'est d'utiliser les sciences pour mieux approcher les racines profondes de l'univers créé. En ce sens, elles respectent le courant intellectuel victorien qui considère la muséologie des sciences naturelles comme un moyen d'ouvrir les yeux des élèves « à l'admirable tableau de la nature et de leur donner une idée de son Auteur³¹ ». À ce propos, Yves Gingras, Peter Keating et Camille Limoges écrivent : « la classification correcte des espèces, la connaissance des relations exactes entre elles, livre l'ordre de la nature c'est-à-dire, pour des auteurs dont les références de base restaient essentiellement chrétiennes, le plan même de la création, le devis du divin architecte »³². Là où se distinguent les SNJM, c'est dans leur refus de ne référer qu'aux dimensions économiques de la nature dans leur musée. Bien sûr, les ressources minières et forestières qui contribuent à l'essor commercial du Canada et des États-Unis ne sont pas ignorées, mais c'est la dimension scientifique et non mercantile qui importe selon S. Conn, qui écrit : « Natural history museums had to display important and meaningful objects, whose value lay not in the world of commerce but in the world of science. Otherwise museums ran the risk of becoming simply another part of the new world of vulgar, meaningless objects »³³. Cette option pédagogique repose sur la vision de Mère Véronique du Crucifix, née Edwige Davignon, qui fut supérieure générale, la deuxième, de la Congrégation de 1849 à 1857 et maîtresse générale des études, de 1874 à 1875 et de 1877 à 1895. Elle est à l'éducation dans la communauté ce que Mère Marie-Rose représente pour sa fondation. Tout ce qui a paru, au 19^e siècle, d'important en pédagogie est de sa main ou inspiré de son travail. Elle a donc profondément marqué l'approche des SNJM. Une couventine devenue religieuse, Aurélie Demers, rajoute, en parlant de l'enseignement scientifique qu'elle avait reçu de Mère Véronique : « Les leçons de choses sur les fleurs, les céréales, les coquillages étaient intéressantes. Notre bonne maîtresse profitait de toutes les occasions pour élever nos cœurs vers Dieu, créateur des merveilles de la nature »³⁴. La voie est donc pavée pour orienter les savoirs dans les programmes.

Le plan d'études rédigé à Longueuil, dans la première maison mère, en 1857³⁵, n'aborde pas de façon précise les matières scientifiques ou la notion de musée. En fait, il existe à cette époque un flottement sur la terminologie. La rédactrice, Mère Véronique, parle « d'histoire naturelle », à présenter de manière orale en classe. Cela consiste en une étude des trois règnes de la nature (zoologie, botanique, minéralogie) par le biais de questions et de réponses dans un style catéchétique »³⁶. Des témoignages épistoliers confirment que, dès les débuts de la congrégation, on encourageait *la leçon de chose* sur les « fleurs, les céréales, les industries, les oiseaux et les coquillages »³⁷.

Pour favoriser [la botanique, on] avait préparé les plans de petits jardins triangulaires lesquels rayonnaient autour du grand arbre qui occupait le milieu de la cour des élèves. Sur ces plans, [on marquait] la place des différentes fleurs, avec leur nom générique et spécifique. Les couleurs étaient disposées de manière à présenter un effet agréable à l'œil. Quel plaisir quand les fleurs apparaissaient et que nous pouvions les analyser³⁸.

En 1881, Mère Véronique propose une nouvelle mouture de ses plans d'étude³⁹. Dans le premier chapitre qui porte sur « L'enseignement de la méthode », celle qui occupait alors la charge de Maîtresse générale des études dit des religieuses « qu'elles s'appliqueront aussi à donner à leurs élèves des connaissances qui n'ont pas la religion pour fin directe, et qui sont simplement utiles à la vie⁴⁰. Elle rajoute, dans la section intitulée « De la méthode en général », [qu'il faut] « s'appliquer à faire réfléchir les enfants, à leur faire observer des faits et à exercer toutes leurs facultés intellectuelles »⁴¹. Cette courte phrase réfère indéniablement à la *leçon de chose*. Les sciences naturelles, géologie, botanique et zoologie, y sont mieux présentées, mais le musée y brille par son absence. Par contre, une chroniqueuse de l'époque signale que la plupart des couvents pouvaient compter sur des albums de zoologie et des herbiers⁴².

Le *Programme des Études et des méthodes d'enseignement en usage dans les couvents des Sœurs des S. S. Noms de Jésus et de Marie*, rédigé par Mère Véronique en 1894, représente l'aboutissement de près de cinquante années de réflexion sur l'enseignement⁴³. On y retrouve un exposé sur l'art d'enseigner, des conseils sur la discipline à imposer aux élèves, les manuels scolaires à utiliser, les matières au programme ainsi que leur répartition pour chaque semestre du cycle d'étude, du cours préparatoire jusqu'au cours « Lettres et sciences ». Le travail de Mère Véronique est ancré dans la réalité quotidienne : « Il faut satisfaire aux exigences des parents et tenir compte des progrès de l'instruction, enfin, il faut travailler d'autant plus que souvent les élèves travaillent moins »⁴⁴. Dans le chapitre XXXIV intitulé « *Cours spéciaux de sciences* », la pédagogue écrit : « Quand les élèves d'une classe quelconque sont fatiguées, une leçon orale sur l'Histoire naturelle est bien propre à les délasser »⁴⁵. Elle privilégie des exemples « que l'on a tous les jours, sous les yeux ». À propos de la botanique, elle souligne l'importance d'apprendre les noms des plantes médicinales « qui seraient d'une grande utilité à la mère de famille ».

Pour assurer le succès des élèves et favoriser leur mémoire, on leur fera presser quelques feuilles et une ou deux fleurs de ces plantes; elles les fixeront dans un album, et en indiqueront le nom. Les propriétés et la partie usitée de chaque plante seront notées dans un petit cahier à part. De bon printemps, quand les fleurs commencent à ouvrir leurs belles corolles, les élèves iront en cueillir quelques-unes et la Maîtresse leur fera distinguer toutes les parties de la plante, puis elle la fera analyser⁴⁶.

De manière générale, l'enseignement se fait donc par l'observation de la flore et de la faune. On vise essentiellement à développer des connaissances factuelles chez les filles,

afin que celles-ci puissent s'entretenir de différents sujets, avec rigueur et précision mais pas au point de faire naître le désir d'une carrière scientifique. On parle alors d'une méthode pittoresque⁴⁷. L'avant-propos d'un manuel produit par la communauté renforce cette idée :

Les quelques notions de géographie physique que nous offrons ici à nos chères élèves ont pour but d'orner leur jeune intelligence de connaissances aussi utiles qu'agréables. Cet abrégé avec quelques explications de la part des maîtresses leur fera connaître suffisamment la nature du sol, les productions, les climats, la température et les principaux phénomènes atmosphériques. Nous avons cru devoir y ajouter aussi des notions sur la géographie botanique, en disant quelques mots de la patrie naturelle des principaux végétaux et des lois qui président à leur disposition sur le globe⁴⁸.

Dans le *Programme des études des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie* publié par la maison mère, à Outremont, en 1926, l'évolution du domaine scientifique est palpable. Désormais, les sciences naturelles sont concurrencées par les nouvelles sciences laborantines. Ces deux domaines partagent néanmoins un même intérêt pour la *leçon de chose*. On le voit donc, cette approche occupe, dans les programmes de la communauté, une place non négligeable. Cette situation ne pouvait que mener au développement de collections de spécimens dans le cadre strict d'un musée, et ce, même s'il n'est jamais mentionné dans les programmes.

Le musée scolaire chez les SNJM

Le musée que l'on retrouve dans un pensionnat des SNJM a ceci de particulier qu'il s'inscrit dans le contexte d'un relatif isolement du monde extérieur, du moins durant l'année scolaire. Le pensionnat est une sorte de « cité éducative » en lui-même puisque l'on y retrouve, dans un espace restreint, toutes les dimensions culturelles, à savoir l'éducation, la foi et le culte, le spectacle, les cérémonies commémoratives et les sports⁴⁹. La clientèle qui fréquente le musée est composée presque exclusivement des femmes qui habitent le couvent, soit, d'une part, des femmes adultes célibataires possédant une formation en éducation et, d'autre part, des enfants de sexe féminin, dont l'âge pouvait osciller entre quatre et dix-sept ans. La présence d'un « cours anglais » révèle aussi l'existence d'un sous-groupe anglophone, tant chez les sœurs que chez les couventines. Les autres personnes qui fréquentent ce musée sont les parents et amis des religieuses et des élèves⁵⁰ ainsi que des invités de marque, prélats, politiciens et académiciens. La population civile a donc peu de chance d'accéder aux collections sauf dans de très rares cas d'événements spéciaux. À une époque où l'image du musée comme lieu de pouvoir masculin domine, la congrégation en offre une représentation totalement féminine mais toute aussi forte, centrée sur ses besoins propres.

La forme du collectionnement entrepris par les SNJM répond à la fois à leur mission éducative et à leur vision du monde. Chacune des pièces du musée doit donc raconter une histoire, celle de sa propre création et de son harmonie avec le reste de l'univers. On

réfère donc ici à des collections d'écofacts, c'est-à-dire, des spécimens naturels appuyant l'enseignement scientifique en classe. Il ne faut néanmoins pas croire que la valeur esthétique des pièces ne comptait pas. Elle complétait plutôt les dimensions morales, théologiques et intellectuelles. En 1881, Mère Véronique du Crucifix écrit à une compagne :

Ces coquilles sont nacrées. Que de perfection dans un pauvre mollusque ! Que de sagesse de la part du Créateur ! [...] J'ai vraiment joui en admirant l'infinie sagesse qui a mis tant de perfection dans son ouvrage : plus d'une fois je me suis inclinée pour l'adorer, l'aimer, le remercier d'avoir créé pour l'homme tant de beautés⁵¹.

Le processus d'acquisition des pièces muséales

Le processus d'acquisition des pièces repose sur la volonté et la persévérance de ses animatrices. Mère Véronique a convaincu l'ensemble de la communauté du bien-fondé des collections, qui se caractérisent par une grande homogénéité au niveau de leur composition. Enrichir les musées existants et en créer de nouveaux est le mot d'ordre. Les pièces voyagent comme les conseils. Ainsi, Mère Véronique écrit à sœur Martin de l'Ascension le 14 mai 1888 :

Je vous envoie, par l'abbé C.-A. Beaudry, une boîte de coquillages. Je les ai classés. Si vous voulez avoir des renseignements sur ces coquillages, consultez le Dictionnaire des arts et des sciences. C'est un auteur anglais que j'ai suivi pour en faire la classification : Woodward⁵².

Grâce à une correspondance continue avec des consœurs missionnaires en Californie, en Oregon, en Floride ou ailleurs, des spécimens naturels circulent par la poste ou dans les bagages des voyageuses. Toutes les religieuses de la congrégation semblent avoir le souci de l'édification des collections. Dans son journal de voyage, sœur Marie-Alphonse, première supérieure de la mission orégonaise qui se trouvait à Acapulco, au Mexique, écrit le 9 octobre 1859 : « En les voyant [les coquillages], je pensais immédiatement à Mère Véronique du Crucifix. Comme elle serait contente d'avoir ces belles choses dans son musée ! Si j'avais pu lui en expédier un grand panier tout plein, je l'aurais fait de bon cœur⁵³ ». Durant les années 1890, des religieuses envoient des morceaux de bois d'oranger ou encore des plantes de mer pour le musée⁵⁴. Finalement, la lettre que Mère Véronique dépêche à la supérieure de la maison de Key West en février 1896 confirme sa vision d'ensemble pour l'élaboration de cet imposant corpus végétal.

Je suis à préparer des musées pour nos maisons; si vous pouviez m'envoyer quelques astéries, étoiles de mer, oursins, avec leurs baguettes, pholades, haliotides, corail, etc. Ce que vous aurez : je serais peinée de vous faire acheter ces coquilles. Il y a bien aussi le solen, manche de couteau ou couteau de Saint-Jacques. S'il était possible d'avoir le byssus de quelques coquilles... enfin, ce que

vous enverrez sera reçu avec reconnaissance... J'oubliais la liane à réglisse. Ce que vous appelez en Floride 'Black eye susie', c'est un petit grain rouge avec une tache noire, on m'en a déjà envoyé, avec la cosse et une petite branche de l'arbrisseau; on m'a dit qu'il s'en trouve sur l'île de Key West. J'ai quasi honte de vous faire cette demande après avoir reçu une si belle boîte, préparée avec tant de soin par nos chères sœurs de l'île mais je dirai, avec le bon père Lacombe, 'Nous autres les sauvages on ne se gêne pas et j'ajouterai, je connais si bien ma petite sauvagesse'⁵⁵.

Comme la *leçon de chose* le prescrit, l'essentiel de la quête des spécimens repose sur la contribution des élèves. Des groupes entiers sortaient herboriser dans les campagnes ou à la montagne. Les couventines appréciaient d'autant ces sorties qu'elles brisaient la monotonie des semaines⁵⁶. Une fois tous les spécimens compilés, les doublons étaient échangés contre des échantillons différents provenant d'autres maisons de la congrégation. En juin 1899, dans une missive à soeur Thomas de Jésus, Mère Véronique remercie les élèves de Kay West pour l'envoi de mousses de mer et de coquilles en leur expédiant des médailles de la sainte Vierge⁵⁷. À partir de 1931, avec l'apparition des Cercles des jeunes naturalistes (CJN)⁵⁸, les écolières sont encouragées à visiter les musées et à augmenter les herbiers⁵⁹, comme en font foi les nombreuses planches signées par les responsables des cercles des écoles des SNJM⁶⁰.

Une autre activité qui permet le développement des collections est la célèbre « École de la Route »⁶¹ organisée jusqu'en Gaspésie par Marie-Jean-Eudes des Sœurs de Sainte-Anne, alors directrice des CJN. Sœur Marie-Adélia, snjm, qui fut, comme nous le verrons plus loin, conservatrice du musée d'Outremont, a participé à ces excursions d'histoire naturelle sur le terrain, à la Station de biologie marine de Grande-Rivière en 1953. Les biologistes des pêches donnaient bénévolement des cours aux responsables des cercles et des musées en les emmenant, en bateau, faire des dragages qui leur procuraient des spécimens à rapporter dans leurs institutions respectives. Finalement, quelques dons des parents ou de missionnaires, « ayant subi de grandes difficultés de transport et de douanes pour les rendre à destination »⁶², complètent la liste. À titre d'exemple, citons l'anecdote concernant l'envoi d'un spécimen naturalisé à sœur Marie-Florentine (Alphonsine Collin), le 3 janvier 1871, en poste en Oregon :

Her brother Charles was a Papal Zouave. On the ship which he took from Italy to Canada was a young Irish girl who was headed for Portland, Oregon. Charles entrusted her with 'a little red bird, mounted, that had once winged its flight in the gardens of Pio Nino, and a piece of black bread, the prison fare of the noble Zouaves'. When the girl arrived and made her way to the convent, Sister Marie-Florentine was dying; her sister, M. Blandina of the Providence sisters, was with her and it was she who received the little red bird from the young Irish girl⁶³.

Le processus d'acquisition ne se termine pas toujours de manière aussi dramatique, mais toutes ces pièces méritaient un cadre susceptible de les mettre en valeur.

L'organisation physique du musée

Le musée se trouve à l'avant-scène du savoir et son organisation théorique et matérielle contribue à l'édification des connaissances des élèves et à une meilleure compréhension, par l'observation des faits, du monde naturel. Or, ce type de musée scolaire, contrairement au musée traditionnel, ne se formalise pas aussi rapidement des exigences et de la volatilité des goûts de la clientèle civile. La proposition muséale des SNJM ne cherche pas à répondre à un besoin des visiteurs mais bien à imposer une philosophie, car « ces connaissances dont on fait tant de cas dans le monde ne sont aux yeux des sœurs qu'un accessoire et comme un appât dont elles se serviront pour faire goûter à leurs élèves la science du salut »⁶⁴. Selon Jean-Claude De Guire, « En intervenant sur la perception individuelle, le musée joue un rôle catalyseur dans la façon dont les membres développent leur identité personnelle et leur lien à l'identité collective »⁶⁵.

Dans le cadre conventuel, le musée approfondit la représentation visuelle faite en classe. On peut parler ici d'une stratégie pédagogique dite de complémentarité. Alors que dans les cours, on travaille souvent à partir de représentations graphiques des écofacts, au musée, on passe à leur réalité. Lors de la visite, la religieuse enseignante laisse à la conservatrice le soin d'exhiber les pièces et de répondre aux questions. Souvent plus « érudite dans les savoirs scientifiques »⁶⁶, la conservatrice renforce le geste éducatif de l'enseignante et offre, du même coup, une image communautaire faite de solidarité et de compétence. Lorsque, le dimanche, les couventines recevaient la visite des membres de leur famille au parloir, la tournée du musée complétait la rencontre d'une touche culturelle. Or, dans ce temps de loisir et de détente, la couventine pouvait faire montre de ses apprentissages en présentant elle-même les pièces du musée ou en répondant de manière savante aux questions de la responsable, toujours présente⁶⁷. La couventine confirmait ainsi ses acquisitions de connaissances, la famille en tirait une grande fierté et la respectabilité intellectuelle de la congrégation en sortait grandie⁶⁸.

Les sœurs ont très tôt compris que les petites armoires vitrées dans les classes limitaient les possibilités de représentations subjectives qu'elles attribuaient au musée. Si ce fut le cas dans les écoles où elles étaient à l'emploi des commissions scolaires, il en fut toutefois autrement dans les grands pensionnats qu'elles firent construire. Entre le « Musée-miniature »⁶⁹ du couvent de Longueuil de 1848-1849 lancé par Mère Véronique, celui d'Hochelaga inauguré en 1869 par Mère Thérèse de Jésus, alors supérieure locale au couvent⁷⁰, et celui du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, à Outremont, qui ouvrit ses portes en 1905, on assiste à une véritable évolution. À Longueuil, où au départ, il n'a pas été prévu d'inclure un musée, on partage un local entre la première bibliothèque centrale et ce que l'on pourrait qualifier de « cabinet de science », réparti entre quelques armoires et étagères. Pour constituer celui d'Hochelaga, la congrégation fait appel à un naturaliste français, Monsieur Alfred Lechevalier. Celui-ci monte une importante collection d'oiseaux et de mammifères empaillés⁷¹. Une religieuse de Sainte-Croix vient aussi au musée pour aider à classer les plantes collectionnées⁷². Le musée était situé au 3^e étage de l'édifice. Il était considérable. Outre des plantes, il contenait des spécimens d'animaux empaillés, ce qui facilitait grandement l'enseignement de la zoologie. On y trouvait, en plus des pièces

naturalisées, une collection d'instruments scientifiques et d'objets historiques dont on vantait la disposition et la belle présentation⁷³. Les portes s'ouvraient sur une harpe qui trônait au milieu de la pièce⁷⁴, qui était néanmoins sombre et peu invitante⁷⁵.

Au début du 20^e siècle, les SNJM sont bien au fait du déclassement progressif de la philosophie naturelle face à la physique et à la chimie⁷⁶. Néanmoins, la communauté continue à privilégier une approche muséale centrée sur l'histoire naturelle. La congrégation fait le pari que cette pédagogie saura concilier la tradition de la foi et les nouveautés du message scientifique. C'est finalement au Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie que le musée prend sa forme la plus spectaculaire. Dans le couvent d'Outremont, une pièce, immense, dominée par le dôme de l'édifice, lui est réservée dès la construction⁷⁷.

La pièce la plus importante est celle où sera installé le musée. C'est une vaste salle semi-circulaire au-dessus du vestibule et se terminant par une galerie promenade au dernier étage, galerie située tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Des escaliers en spirale conduiront du rez-de-chaussée jusqu'au toit⁷⁸.

Outre la chapelle, c'est le lieu le plus vaste. Ses mesures en font la plus vaste : la salle se déploie sur une hauteur de 19 mètres et occupe une superficie de 279 mètres carrés. La masse



Photo 1 : Photo du premier étage du Musée prise en 1960



Photo 2 : Carte postale montrant la partie droite du Musée en 1960



Photo 3 : Carte postale montrant le Musée en 1906

du dôme, qui domine l'ensemble du couvent, suscite l'admiration de l'extérieur, mais les SNJM se gardent bien d'en révéler trop rapidement toutes les richesses⁷⁹, car les couventines ne peuvent pas y accéder d'emblée librement. Le musée était gardé fermé et les élèves ne pouvaient y entrer qu'accompagnées d'une religieuse, avec l'approbation de la conservatrice. Certaines sœurs ayant habité au pensionnat n'y ont même jamais mis les pieds⁸⁰. Le musée scolaire est donc moins accessible que la chapelle du couvent. Isolé dans une communauté autarcique, le musée devient, par contraste, un lieu d'ouverture sur un monde insoupçonné. Sa fréquentation exceptionnelle et codifiée



Photo 4 : Carte postale montrant le 1^{er} étage et l'escalier hélioidal du Musée en 1906

faisait de l'événement, une « surprise culturelle »⁸¹, d'où l'ancrage mémoriel profond chez toutes celles qui ont pu le voir. On peut certainement parler d'un cérémonial. Les enseignantes préparaient les élèves. Les consignes, tant sur les manipulations, sur l'écoute et le comportement pleuvaient : « Mesdemoiselles, nous effleurons du regard »⁸², « ne touchez que ce que la responsable vous permet »⁸³. D'anciennes élèves témoignent : « On avait l'impression d'être coupé du temps »⁸⁴; « c'était comme un pèlerinage, on chuchotait, c'était comme un lieu secret »⁸⁵; « un voyage mêlé de craintes vers l'inconnu et le merveilleux »⁸⁶.

Le musée lui-même déploie, à travers sa salle d'exposition, une autonomie et un message visuel fort⁸⁷. Tous ceux qui entrent par sa double porte sont, dès le départ, frappés par le dégagement du dôme et le flot de lumière qui y passe (voir photo 1). Le premier coup d'œil est donc vers le haut. Le visiteur va donc tomber dans une espèce de contemplation d'une oeuvre architecturale spectaculaire dans laquelle se déploie ce « théâtre de la nature »⁸⁸. Une ancienne élève raconte : « J'ai eu le vertige en voyant le plafond, tout en haut. Je n'ai pas pu m'empêcher de lâcher un *ah* ! La sœur qui nous accompagnait m'a dit, et je m'en souviens comme si c'était hier : 'Vous vous oubliez mademoiselle' »⁸⁹. Voir la lumière au niveau de la galerie hexagonale a indéniablement un effet positif. Puis, le regard descend vers la mezzanine de forme octogonale où trône une série de vitrines (voir l'inventaire du tableau 1) avec des têtes de cervidés (voir photo 2). Lorsque les yeux glissent au premier plancher, de grandes armoires triples présentent des séries d'oiseaux sagement alignés (voir photo 3). Sur la gauche et la droite, deux petites armoires exposent des pelleteries. Enfin, au niveau du sol, on retrouve six présentoirs vitrés, trois de chaque côté de la salle, placés en diagonale, contenant des spécimens géologiques et, au ras du sol, des poissons et des lézards naturalisés (voir photo 1).

Tableau 1: Inventaire des meubles du musée

Meubles : cotés dans l'inventaire des biens culturels du Québec

- 2 vitrines à hauts côtés (hexagonales)		19 ^e siècle
Hauteur :	3,18 m	
Largeur :	1,18	
Profondeur :	1,18	
- 1 vitrine	Hauteur :	2,93 m
	Largeur :	1,88
	Profondeur :	0,43.5
- 2 vitrines	Hauteur :	1,02 m
(en chêne)	Largeur :	1,50.5
	Profondeur :	0,66.5
- 2 vitrines	Hauteur :	2,40 m
	Largeur :	1,26
	Profondeur	0,60.5

Autres meubles :

- 3 meubles à tiroirs pour entomologie, 1 armoire pour herbiers, 4 bibliothèques de référence (environ 170 volumes d'histoire naturelle), 10 montres vitrées de 3 pieds de hauteur, 6 vitrines très hautes, 5 vitrines de hauteur moyenne, 5 tableaux vitrés fixés au mur, 5 vitrines plus basses.

Autres :

- 9 peintures à l'huile (œuvres originales de sœur Augustin-de-la-Croix) représentant les saisons – zones climatiques – et l'emblème national.

Sources : SCA SNJM P05/G51,5

Contrairement à la plupart des musées de sciences naturelles, le déplacement n'est pas horizontal mais vertical, du haut vers le bas. Élèves et religieuses se dirigent en général vers le point le plus élevé. Des origines jusqu'aux années 1960, peu d'édifices en hauteur existent dans le secteur et l'abondante fenestration de la salle du quatrième niveau permet de voir d'un côté le Mont-Royal et, de l'autre, par beau temps, la ligne des Laurentides. Il y a donc ici, symboliquement, un lien entre la nature et le musée. Une religieuse écrit à ce propos :

En 1957, j'étais novice missionnaire et je résidais au Pensionnat, tout en enseignant à l'école Saint-Germain. J'avais comme ménage l'escalier en spirale qui montait presque jusqu'au plafond. Je commençais en admirant les magnifiques couchers de soleil qu'on voyait d'en haut et ensuite je voyais toute la ville de Montréal s'illuminer. C'était ma récompense du vendredi soir. Le ménage venait après...⁹⁰.

Outre la lumière et le dôme, l'escalier hélicoïdal en bois verni retient l'attention (voir photo 4). Une religieuse rapporte : « In the big museum, there was a set of wooden stairs. The space between the steps was really small. We could go all the way down to the next floor. As a young religious, I loved to run down them. I could take three steps at a time. »⁹¹ Ainsi, dans le somptueux écrin réservé au musée par l'architecte Jean-Zéphirin Resther, un habitué des commandes du clergé catholique et de ses exigences pointilleuses⁹², peuvent se déployer les « œuvres de Dieu », si on peut dire.

Les collections

Les « trésors »⁹³, plus de la moitié des collections du couvent d'Hochelaga, sont installés à partir de mai 1905⁹⁴ par sœur Benoît-Joseph-Labre (Eugénie Daigneault), première conservatrice, « sans autre qualification que son intelligence secondée par son désir de se rendre utile »⁹⁵. La mise en place semble achevée dès février 1906 puisque le gouverneur général du Canada de l'époque, lord Gray, est invité à visiter le musée. Le 22 mai 1906, un photographe de Trois-Rivières prend une série de clichés du pensionnat qui seront imprimés sous forme de cartes postales⁹⁶. Sœur Benoît-Joseph-Labre reste en poste durant 25 ans. En 1931, sœur Marie-Adélia (Anaïs Senneville) devient la nouvelle conservatrice du musée. Naturaliste compétente, elle poursuit des études spécialisées en sciences naturelles à l'Université de Montréal, sous la direction du Frère Marie-Victorin, tout en augmentant les collections du musée⁹⁷. Très active, elle noue de nombreux contacts avec des universitaires, partage libéralement ses connaissances et forme de nombreuses religieuses en entomologie. En 1966, elle retourne à Hochelaga enseigner la botanique et en gérer le musée. La dernière titulaire du poste fut sœur Marie-Eugène (Yvonne Sansregret), de 1968 à 1979⁹⁸. Enseignante en mathématique et en sciences, « son dernier champ d'action à son dévouement fut bien le musée qui lui doit une excellente renommée et où elle n'y ménage ni ses soins, ni ses forces, ni son admiration »⁹⁹. Seulement trois religieuses ont assumé la responsabilité du musée en l'espace de 80 ans, assurant indéniablement une continuité dans la façon d'entretenir les collections. Selon sœur Marie-Eugène, pour bien faire ce travail, « il fallait de la compréhension, du dévouement pour conserver en ordre et propreté ces spécimens qui ont coûté tant de travail et l'amour de sa congrégation. La compétence et l'expérience allaient suivre »¹⁰⁰.

Il existe, dans les archives des SNJM, un inventaire très complet du Musée pédagogique de l'École normale de Valleyfield, ouvert en 1927. Cet inventaire mentionne la date de donation, le mécène et une description de l'objet¹⁰¹. En comparaison, celui du pensionnat est fragmentaire. Nous ne retrouvons aucune donnée pour la période allant de 1905 à 1933. Un premier recensement apparaît dans le bulletin des statistiques de l'enseignement de 1934. Il présente l'index des musées scolaires de la province. Il semble bien que les statistiques ne soient pas exhaustives puisque les musées des pensionnats de Longueuil et d'Hochelaga ne sont même pas indiqués. On recense treize institutions dans la ville de Montréal. Pour le musée du pensionnat, dont la curatrice, sœur Marie-Adélia, est erronément associée à la Congrégation de Notre-Dame, on avance le chiffre de 1 350 spécimens divisés comme

suit : 800 échantillons de zoologie (59 %), 350 modèles de géologie et 200 exemples de minéralogie (41%)¹⁰². L'herbier semble totalement exclu de cette statistique puisque la colonne concernant la botanique est vide. De plus, aucune référence n'est faite à de quelconques insectes. Bien qu'incomplets, ces dénombrements nous donnent cependant un certain ordre de grandeur de l'inventaire.

En 1954, une liste en provenance de la station de biologie marine de Grande-Rivière témoigne de l'arrivée de nombreux spécimens nautiques¹⁰³. Puis, une vingtaine d'années s'écoulent avant de voir poindre deux nouveaux inventaires permettant de brosser un portrait plus précis de l'évolution du collectionnement (voir tableau 2). L'inventaire retrouvé dans le livre de Guy Boulizon fait état de la nature et de la variété des spécimens conservés. L'inventaire fait par sœur Claire Laplante offre un portrait chiffré plus précis mais moins évocateur sur l'identité des pièces.

Tableau 2: Inventaires des pièces du Musée d'Outremont

Guy Boulizon, Musée du Québec (Montréal : Éditions Fidès, 1976) tome 1, 105.	Claire Laplante, snjm, Musée de sciences naturelles. Spécimens, le 19 octobre 1983.
« Au rez-de-chaussée :	
- Ornithologie (plus de cinq cents oiseaux des cinq continents. Rapaces, grimpeurs, échassiers, colombiens, palmipèdes, etc. Œufs divers dont certains très rares et nids de toutes sortes).	Botanique : 364 spécimens
- Poissons, reptiles, phoques, tatous.	Coquillages : 75 espèces de l'Atlantique cartes 53 espèces Indo-Pacifique cartes
- Nombreux spécimens marins : coquillages, échinodermes, etc.	Insectes : 10 704 spécimens
- Très belle collection d'insectes du Québec.	Invertébrés : 42 espèces du Golfe Saint-Laurent
- Ensemble exceptionnel de coléoptères européens.	Minéraux } 303 spécimens
- Grande collection de minéraux, roches, fossiles.	Roches } 44 cartes
- Une étude géologique illustrée, du Mont-Royal et de ses environs.	Fossiles } illustration du Mont-Royal
Aux mezzanines :	Mammifères : 46 spécimens
- Nombreux mammifères canadiens : carnivores (renard, ours, raton laveur, etc.) herbivores (cerfs, caribou, mouflon), rongeurs (écureuil, marmotte, castor, etc).	Oiseaux : 453 spécimens
- Un herbier tenu à jour, souvent consulté par les étudiants.	Poisson Arapaima géant
- Une présentation de plantes alimentaires et industrielles, de matières premières canadiennes.	Phytozoaires : 40 espèces 8 cartes
- Une section de textiles naturels et synthétiques.	Reptiles : 12 espèces
Enfin, sur les murs, neuf tableaux représentent les principaux animaux des diverses zones de la planète.»	Collection de textiles
	Collection d'anciens instruments de physique
	Total des spécimens : 12 093

Avec plus de 12 000 éléments dénombrés en 1983, la collection a été multipliée par neuf depuis ses origines. C'est dire la persévérance des SNJM dans l'élaboration de ce corpus. Les échantillons d'entomologie remportent la palme avec 89 % des pièces du musée. Les mammifères et les oiseaux occupent moins de 5 % des collections, et les sujets de géologie, tout juste 2,5 %. La collection a varié en comparaison de celle de 1934. Ce changement de perspective du collectionnement peut s'expliquer par la relative proximité d'un milieu sauvage, le Mont-Royal, et la facilité avec laquelle la prise des insectes peut se faire par les élèves.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, le cumul de spécimens au Saint-Nom-de-Marie repose avant tout sur le bénévolat et les dons. À ce sujet, le bilan gouvernemental de 1934, dans la colonne « Dépenses faites durant l'année », le confirme : aucune somme ne semble consacrée à l'achat ou l'entretien de spécimens. Cette situation n'est pas unique au pensionnat puisqu'elle est partagée par 8 des 13 musées scolaires de la ville¹⁰⁴. Pourtant, cela ne suggère en rien une totale absence de moyens financiers. En 1953, Sœur Marie-Adélia écrit d'ailleurs à ce propos : « J'accepte tout ce qui peut aider à l'enseignement des sciences naturelles, je suis pauvre en poissons, crustacés, batraciens. Il est bien entendu que je dois vous rémunérer »¹⁰⁵. On peut difficilement juger de la capacité financière des religieuses à partir de cette seule phrase, d'autant plus que les archives de la communauté sont, pour le reste, muettes à ce propos. Le sujet reste donc ouvert.

Le musée du Saint-Nom-de-Marie exhibait la plupart des animaux naturalisés (empaillés) dans des positions traditionnelles, derrière des vitrines. Paradoxalement, notre enquête auprès des religieuses et anciennes élèves révèle que c'est la théâtralité de certains déploiements qui a profondément marqué : « [Les élèves] aimaient le musée certain, en plus de l'aspect éducatif, présentait un certain côté humoristique... ». La même religieuse ajoute : « Quelques spécimens étaient assez effrayants »¹⁰⁶. Une sœur anglophone se rappelle entre autres : « There was a fox or a wild dog. These creatures were rather scary to look at »¹⁰⁷ (voir photo1). Un dernier témoignage renforce cette impression :

Étant jeune religieuse, j'ai couché dans ce musée avec une autre compagne. Tous les soirs, nous devions affronter le gros ours monté sur ses pattes, et tous les matins nous nous retrouvions devant ces étranges créatures ! Pratiquement toutes les SNJM et les visiteurs du musée se souviennent du gros ours noir debout sur ses pattes arrières.¹⁰⁸

Sur le plan des spécimens les plus appréciés, les oiseaux et les animaux empaillés remportent la palme. Parmi les religieuses et les anciennes couventines ayant répondu au questionnaire, 24 personnes (33 %) ont mentionné les oiseaux alors que 26 des répondantes (36 %) ont préféré les mammifères. Six religieuses et élèves (8 %) indiquent que « les insectes, particulièrement les papillons, suscitaient beaucoup d'intérêt »¹⁰⁹. Personne n'a mentionné les spécimens de géologie sauf de manière négative. Une élève se souvient que « la présentation sur les roches était vraiment ennuyeuse »¹¹⁰, alors que certaines sœurs jugent, en des termes plus mesurés, que les minéraux, par leur aspect plus terne, attiraient moins la curiosité des élèves.

Le déclin

Le musée a indéniablement apporté « une couleur locale qu'on ne pouvait oublier »¹¹¹ mais la perspective victorienne avait fait long feu. Malgré la modification de quelques vitrines dans le but de les rendre plus « dynamiques » et moins « statiques », le diorama ne s'impose pas comme dans les musées publics de sciences naturelles¹¹². Ce faisant, l'image de la nature telle que véhiculée dans l'institution s'est lentement figée sous sa forme didactique. Sa conservation devenait une question de tradition, selon toutes les personnes consultées¹¹³, voire de « nostalgie du passé »¹¹⁴. A-t-il permis l'essor de carrières scientifiques ? Chez plusieurs religieuses qui s'en sont occupées, cela est indéniable, mais chez les anciennes couventines, peu d'éléments nous permettent de le confirmer. Dans tous les questionnaires, un seul commentaire y réfère et il se rapporte aux SNJM : « Ce musée m'a donné le goût de travailler avec les jeunes naturalistes en lien avec le Jardin botanique. Ce fut enrichissant pour mes élèves de 9^e année et pour moi aussi »¹¹⁵.

Vers la fin des années 1960, avec la diminution du personnel religieux et les changements dans les programmes scolaires, les professeurs ne vont plus trop au musée, mis à part quelques rares initiatives individuelles¹¹⁶. Il y a donc, sur une base quotidienne, un recul marqué de l'usage du musée. La clientèle elle-même change. Bien que toujours féminine, elle se compose de plus en plus d'externes. Il n'est plus possible de vivre en vase clos au pensionnat. Les mentalités et la société changent. Les attractions extérieures sont plus nombreuses, les nouveaux médias suscitent davantage d'intérêts que le « musée renfermé »¹¹⁷ et ses thèses quelque peu surannées. Pourtant, ce n'est pas la faute de la dernière conservatrice, sœur Marie-Eugène, « fière du musée dont elle prenait un soin jaloux, [qui] travaillait à le compléter, à l'enrichir de nouveaux spécimens »¹¹⁸ et qui ne refusait jamais de visiteurs comme en témoignent certaines tournées d'enfants d'une école primaire voisine¹¹⁹. Malheureusement, le pensionnat connaît une crise aiguë au début des années 1970 et passe prêt de fermer¹²⁰. Dans ce contexte, certaines religieuses s'interrogent sur l'avenir des collections :

[Les musées] de Valleyfield et du couvent d'Hochelaga n'existent plus. Ne faudrait-il pas conserver celui du Couvent d'Outremont comme héritage familial ? Les musées ne sont-ils pas des trésors qui ont été produits et conservés par nos devancières qui ont consacré : patience, temps, talent, énergie ? »¹²¹.

En 1980, le bâtiment de l'École de Musique Vincent-d'Indy¹²² est vendu à l'Université de Montréal. La célèbre institution des SNJM déménage au pensionnat, dans de nouveaux locaux. L'ancienne salle du musée devient la bibliothèque et la phonothèque. Les SNJM répugnent à détruire les pièces naturalisées, et ce, même s'il n'y a aucune obligation patrimoniale face à celles-ci¹²³. De nombreuses démarches sont entreprises afin de reloger les collections. Des échanges avec la ville d'Outremont font, un moment, espérer qu'elles seront l'objet d'une exposition aux bons soins de la Fédération québécoise de la faune¹²⁴. La ville accepte plutôt de loger momentanément les écofacts dans une école désaffectée¹²⁵ où ils restent plusieurs mois. En 1983, Monsieur Bernard L'Écuyer, ancien conservateur du pavillon de la chasse d'*Expo 67*, soucieux de mettre sur pied une nouvelle institution consacrée aux animaux naturalisés, démontre un vif intérêt

pour les éléments remisés. Il veut les revaloriser. Les discussions s'étirent d'octobre à décembre de la même année. Finalement, le conseil provincial des SNJM accepte, le 29 février 1984, que les anciennes pièces soient cédées au « Musée international de la chasse et de la nature », logé dans la Maison Smith située sur le Mont Royal¹²⁶. Cette décision provoque l'enthousiasme et l'espoir dans la communauté :

Enfin le musée d'Histoire naturelle du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie retrouvera sa vocation éducationnelle, mais cette fois, au sommet de la montagne. [...] Désormais ce patrimoine communautaire deviendra accessible à une plus large population et les élèves de nos maisons d'éducation pourront facilement se déplacer pour le visiter. [...] Désormais le musée d'Outremont enrichi au cours des ans des collections d'Hochelaga et de Valleyfield, vivra sous le nom de « Collection SNJM » et l'œuvre de ces femmes compétentes passera à l'histoire¹²⁷.

Ainsi, les SNJM, réussissent-elles, à travers toutes ces démarches et tâtonnements, à redonner une nouvelle visibilité aux pièces amassées au fil des années par des cohortes de religieuses et d'élèves. Le musée, sis dans une imposante maison de pierres, fut fréquenté par des groupes scolaires du primaire durant quatre ans. En raison des relocalisations successives, une partie des oiseaux naturalisés furent détruits tant la détérioration de leur état ne permettait plus leur exposition¹²⁸. En 1988, l'administration municipale coupa toutes les subventions au musée. L'institution tenta de trouver d'autres sources de financement, mais ce fut peine perdue. Ce fut donc avec amertume que les religieuses virent, en 1988, la fermeture du musée de la Maison Smith au Mont-Royal¹²⁹. Les pièces restantes furent dispersées dans différentes collections publiques ou privées¹³⁰. Une épopée éducative s'achevait.

Conclusion

Il ne fait aucun doute, comme l'écrit l'historien Brian Young, que « Partout en Amérique du Nord, les femmes ont joué un rôle central dans l'expansion des bibliothèques et, après 1899, dans l'établissement de musées pour enfants »¹³¹. Les musées scolaires ne doivent essentiellement leur survie qu'au mécénat et au volontariat communautaire des religieuses et des élèves. Tout en élaborant des programmes éducatifs laissant une large place à la *leçon de chose*, les SNJM mettent en place des moyens concrets pour renforcer l'enseignement et les musées en font partie. Des spécialistes sont engagés afin de planifier et constituer les bases des collections, des ouvrages de référence sont achetés afin d'en permettre le classement et la gestion, des formations d'appoint sont offertes aux conservatrices, des pièces des pensionnats sont réservées et des meubles sont commandés afin d'exposer les spécimens.

Il y a donc dans le musée scolaire des congrégations religieuses une double réalité féminine : l'une, traditionnelle, du service gratuit et l'autre, plus novatrice, de la gestion et de la mise en valeur des collections. Le musée scolaire que l'on retrouve dans le pensionnat, en imposant une perception stricte du monde de la nature et des sciences, se voulait un moyen pour structurer l'identité chrétienne des religieuses et des élèves selon un modèle victorien. Le musée scolaire a certainement permis un éveil des filles aux

sciences et a favorisé le développement d'activités ludiques liées au collectionnement, mais ne semble pas, mis à part quelques exceptions, avoir concouru à l'essor de carrières scientifiques chez de nombreuses filles. Le musée scolaire des SNJM a conservé une image culturelle forte et prestigieuse s'incarnant de manière particulière et ultime dans l'organisation et la disposition intérieure des collections du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie. Victime indirecte des changements des années 1960, le musée scolaire a perdu de son influence et de son importance. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir cherché d'autres solutions durables. Il en reste aujourd'hui des souvenirs qui nous permettent de mieux comprendre une facette fascinante de l'éducation des couventines.

Annexe I

Liste des spécimens marins obtenus lors de l'École de la route
Station de Biologie marine 19 juillet - 9 août 1954

Dons de spécimens d'animaux marins pour enseignement et musée

Espèce	Nombre de spécimens (* : comptés par les sœurs)
Aporrhais occidentalis	167* (1 plein bocal 1 gal.)
Argis dentata	120*
Aspidophoroides monopterygius	8
Astarte sp.	1
Asterias vulgaris	±15
Boltenia echinata	3
Boltenia ovifera	6 (72*) (2 bocaux 1 gal.)
Cancer irroratus	3
Chionoecetes opilio	2
Crenella sp. (?)	±50
Crossaster papposus	±11
Cystenides sp.	2
Dendronotus frondosus	Chinarachnius parma 83* ±±20 (1¼ bocal 1 gal.)
Eumicrotremus spinosus	2
Hyas coarctatus	7 (3 femelles œuvrées)
Lumpenus lampaetiformis	2
Margarites cinerea (?)	±20
Mysis mixta	±200
Ophiura sarsi	(1 chaudière 6 gallons, ¾ pleine)
Ommastrephes illecebrosus	14
Pagurus Kryeri	48 (40*)
Pandalus montagui	713 * (1 bocal 1 gal. Presque plein)
Sabinea septemcarinata	±80
Saxicava arctica	6
Solaster endeca	4

Espèce	Nombre de spécimens (* : comptés par les sœurs)
Strongylocentrotus droebachiensis ±25	
Triglops ommastistius	5
Triglops ommatistius	5
Gorgonocéphales	59 (pas mal brisés)
Bryozoaires calcaires	PEU
Hydrozoaires	PEU
Éponges	2 (une séchée)
Polychète chloraemidae	1
Coquilles (Clinocardium, Serripes, etc) et bryozoaires calcaires	PEU

Source : Archives personnelles de Pierre Brunel, biologiste marin à Parc Océans Canada.

Notes

- 1 Cette étude a été réalisée dans le cadre du centenaire du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie. Nous tenons à remercier le personnel du Service central des archives des SNJM, sœur Lucille Porvin et madame Yvonne Painchaud pour leur précieuse soutien. Nous remercions aussi le professeur Pierre Brunel du Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal, qui nous a gracieusement fourni des pièces de sa correspondance personnelle sur « l'École de la route ». Nous n'oublions pas non plus Jean-Luc Laliberté, Véronique Perron et Lyne Durocher du Pensionnat. Enfin, que Murielle Gagnon du Musée Sainte-Anne, sœur Hermine Laurin, csc, du Musée communautaire des Sœurs de Sainte-Croix, sœur Raymonde Sylvain, cnd, sœur Sue Woodruff, des archives des SNJM de la Province d'Oregon ainsi que Sally Gregory Kohlstedt, professeure en histoire des sciences et de la technologie à l'Université du Minnesota, reçoivent l'expression de notre gratitude pour l'envoi de nombreux documents concernant les musées scolaires, les SNJM ou les sciences naturelles.
- * La traduction du résumé est de Gabrielle Olivier, sous la supervision de sa professeure d'anglais, Diane Pigeon.
- 2 Définition tirée de l'Article 2 des Statuts de l'International Council of Museums/Conseil international des musées (ICOM), amendés par la 20^e Assemblée générale de l'ICOM (Barcelone, Espagne, 6 juillet 2001).
- 3 Roland Shaer, *L'invention des musées* (Paris : Gallimard/Réunion des musées nationaux, 1993). L'objet de ces études prête à différentes interprétations. Voir Randolph Starn, « A historian's brief guide to new museum studies », *The American Historical Review*, vol. 110, no. 1 (february 2005) et le bilan québécois de Raymond Montpetit, « Musée et muséologie. Un champ de recherche dynamique en émergence » dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture* (Sainte-Foy : IQRC/PUL, 2002) : 81-94.
- 4 Philippe Dubé, « Les musées : témoins et éducateurs des sociétés », *Historical studies in education/Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 15, no. 2 (fall/automne 2003) : 361.
- 5 Brian Young. *Le McCord. L'histoire d'un musée universitaire, 1921-1996* (Montréal : Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec – Éducation », 2001), 21.
- 6 Laurier Lacroix, « Les collections muséales au Québec », Observatoire des musées [en ligne], <http://www.smq.qc.ca/mad/collections/articles/histoirecoll/index.php>.

- 7 Sally Gregory Kohlstedt a consacré plusieurs articles à ces questions. Voir, entre autres, « Natural history at Dickinson and other colleges in the nineteenth century », *John & Mary's Journal*, no. 10 (winter 1985) : 27-48; « History in a natural history museum : George Brown Goode and the Smithsonian Institution », *The Public Historian*, vol. 10, no. 2 (Spring 1988) : 7-26; « Curiosities and cabinet: Natural history museums and education on the antebellum campus », *Isis*, 1988, vol. 79, no. 3 (september 1988) : 405-426; « Museums on campus : A tradition of inquiry and teaching » dans Ronald Rainger, Keith R. Benson et Jane Maienschen, eds., *The american development of biology* (New Brunswick : Rutgers University Press, 1991) : 15-47. Voir aussi Eilean Hooper-Greenhill, *Museums and shaping of knowledge* (London/New York : Routledge, 1992); John Elsner et Roger Cardinal, eds., *The cultures of collecting* (Cambridge : Harvard University Press, 1994); Steven Conn, *Museums and american intellectual life, 1876-1926* (Chicago : University of Chicago University Press, 1998); Stephen T. Asma, *Stuffed animals and pickled heads. The culture and evolution of natural history museums* (Oxford : Orford University Press, 2003); Carla Yanni, *Nature's museums. Victorian science and the architecture of display* (New York : Princeton architectural Press, 2005).
- 8 J. L. Teather, « La création de musées au Canada jusqu'en 1972 », *Muse*, été-automne 1992 : 30-38.
- 9 R. Schaer, *L'invention du musée*, 32. Voir aussi Arthur MacGregor, *Tradescant's Rarities : essays on the foundation of the Ashmolean Museum 1683* (Oxford : Clarendon, 1983).
- 10 Hervé Gagnon, *Divertir et instruire. Les musées montréalais au XIX^e siècle* (Sherbrooke : GGC, 1999), 85.
- 11 Lire à ce sujet *Sœur Marie de Sainte-Amélie, religieuse de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs ou Cinquante-deux ans de travail de Piété et de Gaïeté* (Montréal : Arbour & Dupont, 1922) et Madeleine Charrette, csc, « Le musée...d'heureuse mémoire », *Le Courrier de Sainte-Croix*, vol. 71, no 4 (avril 1971) : 45-46.
- 12 Mentionnons l'ouvrage de Guy Doré, Francine Lelièvre, Jean Davallon et Roland May (dir.), *La société et le musée : l'une change, l'autre aussi. Actes du colloque tenu à Montréal dans le cadre des 9^e entretiens du Centre Jacques Cartier, du 2 au 4 octobre 1996* (Montréal : Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 1998).
- 13 L'œuvre la plus sérieusement documentée sur la fondatrice et son charisme est de Germaine Duval, snjm, *Par le chemin du Roi, une femme est venue*. (Montréal : Bellarmin, 1982).
- 14 Eulalie de Mérida, snjm, *Mère Véronique du Crucifix, 2^e supérieure générale, 1849-1857* (Montréal : Thérien Frères, 2 tomes, 1930); Eulalie de Mérida, snjm, *Mère Marie-Olivier, 5^e et 7^e supérieure générale, 1877-1886 et 1895-1900* (Montréal : Harbour & Dupont, 1922); Hélène Chaput, snjm, *Mère Marie-du-Rosaire : Henriette Préfontaine, 1845-1906, huitième supérieure générale, 1900-1906* (Saint-Boniface : Éditions du blé, 1982).
- 15 *Nos missions : La Congrégation des sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie* (Outremont : Maison mère, 1936), *Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie au Japon et au Basutoland* (Outremont, Montréal : Maison mère, 1940), *Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie : au Basutoland* (Outremont : Maison mère, 1944).
- 16 Marie-Paule Malouin, *Ma sœur, à quelle école allez-vous ?* (Montréal : Fidès, 1985).
- 17 Dominique Laperle, *Il y a 100 ans que nous pensons à l'avenir. Histoire du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, 1905-2005* (Outremont : Comité du Centenaire du Saint-Nom-de-Marie, 2005).
- 18 Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec* (Montréal : Les Éditions du Boréal, 1999), 55.
- 19 Voir à ce propos René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930* (Montréal : Les Éditions du Boréal, 1999) et L. Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*.
- 20 G. Duval, snjm. *Par le chemin du Roi*, 379-380.

- 21 A. Jeangirard, « Le musée scolaire », *Journal de l'Instruction publique*, vol. X, no 7 (novembre 1891) : 182.
- 22 Ibid., 183.
- 23 Il s'agit du principal établissement fondé par la communauté en 1905 dans la ville d'Outremont, municipalité cossue sise au pied du Mont-Royal.
- 24 Précisons ici que nous avons exclus de cette recherche le musée de l'École normale de Valleyfield, et ce, pour deux raisons : la première concerne la composition de ses collections. On y retrouve, en plus des animaux et des plantes, un médaillier, des artefacts, des maquettes, des autographes et bien d'autres choses. Il se rapproche davantage d'un « cabinet de curiosités » que d'un muséum d'histoire naturelle; la deuxième regarde sa mission. Ses visées éducatives diffèrent en partie de celles d'un grand pensionnat, l'école normale formant des institutrices. La clientèle n'est pas la même. Sur ces questions, voir Marie-Paule Malouin et Micheline Dumont, « L'évolution des programmes d'études (1850-1960) » dans M. Dumont et N. Fahmy-Eid, dir., *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses, 1840-1960* (Montréal : Les Éditions du Boréal Express, 1986) : 97-101; Jeannette Létourneau, *Les écoles normales de filles au Québec*, (Montréal : Fidès, 1982) et Andrée Dufour et Micheline Dumont, *Breve histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours* (Montréal : Les Éditions du Boréal, 2004).
- 25 Ces questionnaires ont été remis le 29 avril 2006 aux religieuses et le 7 mai 2006 aux anciennes élèves, lors des festivités du centenaire du Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie.
- 26 M. - P. Malouin, *Ma sœur, à quelle école allez-vous ?*, 90.
- 27 *Coutumier de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie*. (Outremont : Maison mère, 1937), section 484, SCA SNJM.
- 28 M. - P. Malouin et M. Dumont, « L'évolution des programmes d'études (1850-1960) », 97-101. Voir aussi S. Gregory Kohlstedt, *Women, gender and science : New Perspective* (Chicago : University of Chicago Press, 1997); Tacy Schier et Cynthia Russett, eds, *Catholic women's colleges in America* (Baltimore : John Hopkins University Press, 2002).
- 29 Dans son article « Natural history at Dickinsons and other colleges in the nineteenth century », 32, S. Gregory-Kohlstedt écrit en effet : « Women, rarely permitted into colleges or the subsequent career paths followed by men, tended to pursue personal predilection in choosing what to read and even what to teach when they organized academies and later colleges for women. Their interest in botany and chemistry could be sustained through a more innovative curriculum because, in distinction from the all-male academies, the young women's studies were not bound to prepare them for college work or for traditional professions ».
- 30 À ce sujet, soeur Sue Woodruff écrit dans un courriel du 5 juillet 2006 : « SNJM in Oregon were reported to the Baltimore Council (meeting of bishops of USA) for teaching science to girls! ».
- 31 Mère Véronique du Crucifix, snjm, *Plans d'études*, 5, SCA SNJM G1.2/32.
- 32 *Du scribe au savant. Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle* (Montréal : Les Éditions du Boréal, 1999), 299.
- 33 *Museums and american intellectual life*, 40.
- 34 E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, 321.
- 35 Mère Véronique du Crucifix, snjm, *Plan d'études*, SCA SNJM G1.2 /30.
- 36 Ibid., 68. Voici un exemple de question : Que comprend le règne animal ? Réponse : Le règne animal comprend tous les êtres vivants, tels que l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les reptiles et les insectes.
- 37 E. de Mérida, snjm. *Mère Véronique-du-Crucifix*, 321.
- 38 Ibid., 321-322.
- 39 Mère Véronique du Crucifix, snjm, *Plan d'études des Religieuses des S.S. Noms de Jésus et de Marie* (Hochelaga : Institut des Saints Noms de Jésus et de Marie 1881), SCA SNJM G1.2/34.

- 40 Ibid., 3.
- 41 Ibid., 5.
- 42 E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, tome 2, 221.
- 43 Mère Véronique du Crucifix, snjm, *Programme des études et méthode d'enseignement en usage dans les couvents des Sœurs des S.S. Noms de Jésus et de Marie* (1894), SCA SNJM G1.2/36.
- 44 Ibid., 4.
- 45 Ibid., 180.
- 46 Ibid., 185.
- 47 Claudette Lasserre, « La pédagogie (1850-1950) » dans M. Dumont et N. Fahmy-Eid, dir., *Les couventines*, 139.
- 48 Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, *Notions sur la géographie physique* (Hochelaga [Montréal] : s. e., 1879), SCA SNJM.
- 49 Bernard Lefebvre, « À la recherche d'un lieu éducatif » dans Michel Allard et Bernard Lefebvre, dir., *Le musée, un lieu éducatif* (Montréal : Musée d'art contemporain de Montréal, 1997), 20.
- 50 Pierrette Panneton écrit : « Les religieuses visitaient le musée avec leur famille le dimanche, les neveux et nièces aimaient se retrouver dans ce local et posaient maintes questions », APSNM QSNJM 002.
- 51 E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix, Tome 2*, 306-307.
- 52 Ibid., 306.
- 53 E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, 334.
- 54 Lettre de Mère Véronique du Crucifix à Mère Élisabeth, provinciale, SCA SNJM, G01.2/A, 4.005 et Lettre de sœur Marie-Mathilde à Mère Véronique du Crucifix, SCA SNJM, G01.2/A, 6.040.
- 55 Lettre de Mère Véronique à sœur Marie-Florentine à Key West. Citée aussi intégralement dans E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, 419, SCA SNJM, G01.2/A, 4.090.
- 56 Cette idée semble partagée aussi dans les collèges américains : « The students combined long hours away from the college in the company of a favorite teacher with the satisfaction of bringing back birds to mount or beetles to identify » dans S. G. Kohlstedt, « Curiosities and Cabinets », 405 .
- 57 E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, 422.
- 58 Pierrick Malissard, « Les cercles des jeunes naturalistes, ampleur et nature du mouvement, 1931-1971 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, no 1 (été 1996) : 3-27.
- 59 Sœur Louis-Zéphirin, snjm, « Rapport du forum des écoles secondaires », *Congrès national des sciences naturelles, venu à Montréal les 5 et 6 octobre 1956 à l'occasion du jubilé d'argent des C.J.N. sous les auspices de la Commission des c.j.n.*, Montréal, 1956, 60-62, SCA SNJM, FP19/D, 1.1.
- 60 Sœur Marie-Ovide-Florian, snjm, « Célébrations jubilaires », *25 C/JN Exposition Mont Saint-Louis, 30 septembre-8 octobre 1956*, s. l., s. e., 17-18, SCA SNJM, FP19/D1,1.
- 61 « Ces cours ont une durée de trois semaines et comportent 40 heures de cours théoriques et 45 heures de cours pratiques ou de travaux sur le terrain », SCA SNJM, FP19/D1,1; Sœur Marie-Jean-Eudes, ssa, « Cours d'été », *25 C/JN Exposition Mont Saint-Louis, 30 septembre-8 octobre 1956*, 77-78. Voir aussi Marie-Jean-Eudes, ssa, *Les cercles des jeunes naturalistes. Pages d'histoire* (Lachine : Éditions Sainte-Anne, 1981).
- 62 *50^e anniversaire de la fondation des cercles de Jeunes naturalistes. 1931-1981. Les C/JN chez les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie*, 1981, p. IV, SCA SNJM, FP19/E,5.3
- 63 Sue Woodruff, snjm, *Chroniques de la province d'Oregon*.
- 64 *Constitutions de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie*, Hochelaga [Montréal] : s.e., 1925, ch. 1, art. 1, p. 1, SCA SNJM.

- 65 Jean-Claude De Guire, « Résultat d'une recherche conceptuelle sur la fonction de l'institution muséale. Quelle est la fonction de l'institution muséale ? » dans M. Allard et B. Lefebvre, dir., *Le musée, un lieu éducatif*, 70.
- 66 Denise Chouinard, 19 mai 2006, APSNM QCSNM 013.
- 67 Une ancienne élève écrit : « Sœur Marie-de-Pontmain m'a montré alors une planche d'herbier fraîchement pressée et m'a demandé le nom latin. Je me souviens d'avoir eu très peur... J'ai répondu 'noyer' en latin et elle m'a souri en me disant 'bien mademoiselle' », APSNM QCSNM 003.
- 68 Une autre se rappelle : « Mon père, qui aimait beaucoup les oiseaux, me posait toutes sortes de questions sur les ordres et familles des spécimens empaillés et présentés dans les vitrines. Je me souviens lui avoir répondu de telle sorte que même la sœur m'a félicitée de mes bonnes réponses. Mon père a donné dix piastres à la bonne sœur pour son musée », APSNM QCSNM 004.
- 69 *50^e anniversaire de la fondation des cercles de Jeunes naturalistes. 1931-1981. Les CJN chez les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie*, 1981, IV, SCA SNJM, FP19/E, 5.3.
- 70 *Grandes Chroniques*, 6 septembre 1869, SCA SJNM G05/1531.
- 71 *Grandes chroniques*, 5 avril 1874, SCA SNJM G05/1531.
- 72 Du 17 au 24 mars 1897 (E. de Mérida, snjm, *Mère Véronique-du-Crucifix*, 425).
- 73 APSNM QSNJM 001 et Marguerite Hallé, snjm, APSNM QSNJM 007.
- 74 Claire Lachance, snjm, écrit le 17 mai 2006 : « The museum was in a room on the third floor, as the High School Classes. In the center of the room, stood a very beautiful instrument, a big harp », APSNM QSNJM 012.
- 75 APSNM QSNJM 035.
- 76 B. Young, *Le McCord*, 87.
- 77 Claire Laplante, snjm, *Conservons notre héritage*, octobre 1980, SCA SNJM, P05/G51.5.
- 78 *Grandes Chroniques*, extrait du journal *La Presse* du 11 novembre 1904 repris intégralement, SCA SNJM G05/1531.
- 79 Louise Papineau-Couture écrit : « Pour moi ce fut plutôt une découverte, un ébahissement qu'un musée existait au pensionnat ! », APSNM QCSNM 002. Cette méconnaissance à propos du musée est confirmée aussi dans un livre portant sur les musées québécois : « Il ne date pas d'hier [le musée] mais qui le savait ? Même parmi les voisins d'Outremont, tout étonnés d'apprendre que dans leur municipalité se trouve l'un des plus intéressants musées du genre », Guy Boulizon, *Musées du Québec, tome 1* (Montréal : Fidès, 1976), 102.
- 80 Selon Madeleine Sauvé qui écrit le 15 mai 2006 : « J'ai déjà habité au Pensionnat durant des études au collège ou à l'Université mais je n'ai jamais eu la chance de visiter le musée... lieu protégé des regards... », APSNM QSNJM 034. Plusieurs religieuses ayant vécu au pensionnat confirment ce curieux état de chose. Voir aussi les documents QSNJM 008, QSNJM 009, QSNJM 027, QSNJM 040, QSNJM 041, QSNJM 042, QSNJM 043, QSNJM 044 et QSNJM 045.
- 81 APSNM QCSNM 006.
- 82 APSNM QCSNM 001.
- 83 APSNM QCSNM 013.
- 84 Ibid.
- 85 APSNM QCSNM 003.
- 86 Selon Denyse Labelle-Cenerelli, le 23 juin 2006, APSNM QCSNM 019.
- 87 Selon Carol S Jeffers, qui écrit dans « Museum as process », *Journal of Aesthetic education*, Vol. 37, no. 1 (spring 2003): 107 : « The museum itself is a representation that tends to take on a independent and ultimately self-reflecting existence ».
- 88 L'expression est tirée du livre de Y. Gingras, P. Keating, et C. Limoges. *Du scribe au savant*, 293.

- 89 APSNM QCSNM 007.
- 90 APSNM QSNJM 039.
- 91 APSNM QSNJM 012.
- 92 Pour plus d'informations sur Resther, voir Isabelle Gournay et France Vanlaethem, *Montréal, métropole 1880-1930* (Montréal : CCA/Boréal, 1998), 94 et 219.
- 93 Pour reprendre le mot de sœur Marie-Adélia, conservatrice à Outremont, dans une lettre datée du 17 août 1953 adressée au professeur Pierre Brunel.
- 94 *Grandes Chroniques*, 25 mai 1905, SCA SNJM G05/1531.
- 95 SCA SNJM, *Petite chronique de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie* (Outremont, vol., 17, 1942-1943), 203-204.
- 96 D. Laperle, *Il y a cent ans....*, 30. Une version numérisée de ces clichés existe sur le site de la Bibliothèque et des archives nationales du Québec (<http://www.banq.qc.ca>).
- 97 *À la mémoire de sœur Marie-Adélia (Anaïs Senneville) décédée en notre maison mère le 25 mai 1974*, SCA SNJM.
- 98 Selon l'archiviste Yvonne Painchaud, les obédiences générales de la Congrégation indiquent son arrivée au couvent d'Outremont en 1968.
- 99 *À la mémoire de sœur Marie-Eugène (Yvonne Sansregret) décédée à la maison mère le 23 septembre 1985*, SCA SNJM.
- 100 Sœur Marie-Eugène citée par Claire Laplante, snjm, *Conservons notre héritage*, SCA SNJM, P051G51,5.
- 101 *Liste des donateurs 1927-1941* (Musée pédagogique de l'école normale de Valleyfield), SCA SNJM L22A/D, 2.
- 102 Bureau des statistiques. Département des affaires municipales, *Statistiques de l'enseignement pour l'année scolaire 1933* (Québec : Imprimerie Paradis, 1934), 270-271.
- 103 Pierre Brunel, *Dons de spécimens d'animaux marins pour enseignement et musée*, Station biologique marine, Grande-Rivière, 19 juillet-9 août 1954. Voir la liste en annexe I.
- 104 Bureau des statistiques. Département des affaires municipales, *Statistiques de l'enseignement pour l'année scolaire 1933* (Québec : Imprimerie Paradis, 1934), 270-271.
- 105 Lettre de sœur Marie-Adélia à Monsieur Pierre Brunel, le 17 août 1953.
- 106 APSNM QSNJM 035.
- 107 APSNM QSNJM 043.
- 108 APSNM QSNJM 004.
- 109 APSNM QSNJM 002.
- 110 APSNM QCSNJ 010.
- 111 APSNM QSNJM 004.
- 112 C. Yanni écrit dans *Nature's museums*, 150 : « full-scale dioramas (scenic arrangements in which life like stuffed animals and plants were displayed in accurate environments, often with a curved back wall to represented illusionistic space) became the most prominent form of display in the natural history museums ».
- 113 Il est remarquable de constater qu'on retrouve cette idée dans toutes les réponses aux questionnaires.
- 114 APSNM QSNJM 006. Voir aussi le texte de C. S. Jeffers, 111 : « When on the other hand, a people feels that change is occurring too rapidly, spinning out of control, it establishes museums that celebrate an idyllic and nostalgic past ».
- 115 APSNM QSNJM 006.
- 116 Alfred Bernier, un ancien professeur, écrit le 15 mai 2006 : « J'ai utilisé le grand duc et le harfang des neiges comme modèles dans mes cours d'arts plastiques », APSNM QCSNM 008.
- 117 Une ancienne élève écrit en effet : « En quatre ans d'études secondaires (cours classique) dans les années '60, j'y suis allée, avec ma classe, une ou deux fois », APSNM QCSNM 003.

- 118 APSNM QSNJM 023.
- 119 Jacqueline Bérard, une religieuse enseignante du primaire écrit : « J'enseignais à l'école Saint-Germain d'Outremont. J'amenaient mes élèves de 5e année (primaire) visiter le musée, ils (elles) étaient très intéressés, c'était un complément aux leçons de sciences naturelles », APSNM QSNJM 003.
- 120 D. Laperle, *Il y a cent ans*, 50-51.
- 121 Claire Laplante, snjm, *Conservons notre héritage*, octobre 1980, SCA SNJM, P05/G51,5. Une grande partie des pièces des deux musées mentionnés se sont retrouvées au Saint-Nom-de-Marie.
- 122 À propos de cette École, lire Chantal Gauthier, Brigitte Hébert et Cécile Huot, « École de musique Vincent-d'Indy », *Encyclopédie de la musique au Canada*, [en ligne] <http://www.thecanadianencyclopedia.com/>. Voir aussi le mémoire inédit de sœur M. Hélène-Andrée, snjm, *Une oeuvre d'éducation artistique; l'École Vincent-d'Indy* (Outremont : Institut de pédagogie familiale, 1966).
- 123 Claire Laplante, snjm, *Musée du Pensionnat Saint-Nom-de-Marie*, document daté du 28 novembre 1980, SCA SNJM P05/G51, 5.
- 124 Lettre du Maire à sœur Monique Thériault datée du 29 juin 1981, SCA SNJM P05/G51, 5.
- 125 *Convention d'entreposage entre la ville d'Outremont et la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie*, 6 janvier 1982, SCA SNJM P05/G51,5.
- 126 *Convention entre le musée universel de la chasse et de la nature et la Congrégation des Sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie*, 29 février 1984, SCA SNJM P05/G51,5.
- 127 Claire Laplante, snjm, *L'avenir du musée d'Outremont*, circa 1984, SCA SNJM P05/G51,5.
- 128 Conversation téléphonique avec Bernard L'Écuyer, juillet 2006. Les taxidermistes du 19^e siècle recouraient à de l'arsenic dans la bourre. La manipulation des animaux devenait particulièrement dangereuse pour la santé.
- 129 Entrevues avec Claire Lachance, snjm et Lucille Potvin, snjm, faites le 19 décembre 2004.
- 130 En 1991, les archives du Musée ont été détruites par une inondation, ce qui rend quasi impossible la localisation des pièces.
- 131 B. Young, *Le McCord*, 137.